CINQUIÈME ANNÉE. — N° 45. **L'émancipation des travailleurs ne peut qu'être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.** DU 5 AU 11 NOVEMBRE 1910.

LA VOIX DU PEUPLE

JOURNAL SYNDICALISTE PARAISSANT LE SAMEDI

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES UNIONS OUVRIÈRES DE LA SUISSE ROMANDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
PULLY-LAUSANNE
DERNIER DÉLAI POUR LES MANUSCRITS : LE MERCREDI

ABONNEMENTS
Un an, **4** fr. — Six mois, **2** fr. — Etranger, un an, **6** fr.
LE NUMÉRO : 10 CENTIMES

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX N° II. 416
L'argent destiné au journal peut être versé dans tous les bureaux de poste, **sans frais,** en indiquant notre compte de chèques II. 416.

LA COÉDUCATION DES SEXES

La bourgeoisie se vante d'avoir propagé l'instruction. Cela est vrai. Mais ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle l'a fait dans son propre intérêt, s'arrangeant de manière à ce que l'éducation reçue par le peuple soit la plus grande sauvegarde de ses privilèges. La plus grande partie des institutions octroyées généreusement (?) au peuple ne représentent, en définitive, qu'un vaste champ d'ensemencement où les trois ordres d'exploitants : Religion, Capital et Pouvoir jettent sans cesse dans les cerveaux des masses le levain de la discorde en étouffant les consciences et déformant les aspirations saines et conformes à l'esprit humain libre.

Si aujourd'hui nous avons moins d'illettrés, cela veut-il dire qu'ils soient plus intelligents? Hélas! non, car l'instruction que donne l'Etat remplit le cerveau, mais ne l'exerce pas, ni ne le développe.

Je n'ai pas la prétention de mettre sous les yeux du lecteur une nouvelle Amérique. Tout ce que je puis dire a été dit avant moi; je recueille simplement des idées éparses en essayant de les coordonner le mieux possible.

En bas âge, filles et garçons restent confondus dans les mêmes jeux. Mais, sitôt que commence à s'éveiller l'âge de raison, on les sépare et on les éduque à part, comme s'ils étaient d'espèces dissemblables, appelés à vivre d'une vie différente.

L'amour, qui devrait au moins avoir droit au même respect que l'amitié, continue à agoniser sous le joug tyrannique d'une loi morale qui relève de l'idée religieuse dans toutes ses formes.

L'adolescence est systématiquement empoisonnée par la contrainte sexuelle que nos mœurs imposent à l'éveil joyeux du printemps humain. Au lieu de guider fraternellement les premiers pas que les jeunes gens font dans la vie, de leur apprendre à lire, à cœur ouvert, dans le grand livre de l'amour, l'éducateur ou la famille, transformés en garde-chiourme de leur vertu, se font hargneux et autoritaires.

Donner aux filles et aux garçons l'habitude de se traiter en camarades fera beaucoup plus pour l'émancipation de la femme que toutes les lois réclamées par les féministes. Beaucoup plus, surtout, que tous les prétendus droits dont ils veulent lui faire cadeau et qui ne sont que des attrape-nigauds. L'homme en sait quelque chose pour en avoir assez usé pour son propre compte.

Il s'agit surtout d'éviter les unions prématurées — moins fréquentes avec la liberté que sous la contrainte — et à cette fin la tyrannie des mœurs et des lois s'entend pour comprimer le corps et l'esprit de la jeunesse.

La chasteté, la conservation de la virginité, considérées comme un capital qu'il ne faut aliéner qu'à bon escient, deviennent le principal objectif de l'éducation féminine. Tout est subordonné à ce but si contraire aux commandements de la nature. Les maladies qui flétrissent en pleine sève tant de jeunes filles sont dues à cette éducation. Les déviations sexuelles, qui déforment le caractère et perturbent l'esprit, ont également leurs sources dans la continence forcée. Les suicides par amour ont bien souvent la même cause.

L'amour, si nous en jugeons d'après notre littérature, suffirait presque à lui seul à remplir l'activité humaine. Tout apprend à l'enfant, au jeune homme, à la jeune fille, qu'ils sont faits pour aimer. Mais on les tient éloignés l'un de l'autre. Après leur avoir exalté les douceurs de l'amour, on fait tout son possible pour leur en faire un mystère; si on ne leur dit pas que c'est une chose hideuse à consommer, on le leur laisse supposer.

Les sexes restent un mystère l'un pour l'autre. Leur imagination, surexcitée, les fait s'envisager comme une chose que l'on redoute, mais que l'on brûle de connaître. Tout l'être se trouve tendu vers cet inconnu; les facultés autres sont annihilées par cette hantise.

Aussi, lorsque arrive l'heure de l'émancipation, c'est une poussée irrésistible, et l'amour qui devrait être l'union harmonique de deux êtres n'est, le plus souvent, que la rencontre de deux besoins physiques surexcités dont il ne restera plus rien lorsque sera venue la satisfaction.

L'amour étant une fonction normale, et la femme et l'homme étant appelés à vivre côte à côte toute leur vie, pourquoi envelopper de mystère cette fonction organique, alors que, tous les jours, elle s'accomplit sous nos yeux, malgré la pruderie de nos éducateurs?

Pourquoi les sexes ne s'habitueraient-ils pas, dès le jeune âge, à se connaître, puisque cette connaissance leur sera indispensable pour savoir orienter leur vie?

N'est-ce pas en s'habituant à voir les choses comme elles sont que nous nous ferons une conception nette de l'existence, nous prémunissant ainsi contre les emballements irréfléchis qui amènent à leur suite de cruelles déceptions, et contre les déceptions elles-mêmes, qui ne sont que la suite de nos fausses notions de la réalité?

Apprenons à faire respecter notre personnalité; apprenons à respecter celle de tout être humain, ce sera un grand pas de fait vers l'affranchissement commun.

Voyons un peu ce que dit, dans une de ses nombreuses brochures traitant de cette question, un homme universellement connu, Sébastien Faure :

« La pratique de la coéducation pose le problème délicat de l'éducation sexuelle.

Délicat? Pourquoi le serait-il plus qu'un autre? Pourquoi serait-il plus délicat de saisir l'enfant parvenu à l'âge et au degré de connaissance où cette question l'intéresse, des conditions dans lesquelles s'effectue la perpétuation de l'espèce humaine, que de le renseigner sur le mode de reproduction des autres espèces?

Le malaise que cause à l'éducateur une conversation ou une causerie roulant sur cette question, provient exclusivement du mystère dont le maître sent bien que l'enfant entoure ce problème; et ce mystère lui-même a pour origine les périphrases et les réserves, les précautions oratoires et les sous-entendus avec lesquels il est d'usage d'aborder cette matière devant des enfants. Si elle était traitée avec franchise, abordée de front, étudiée au même titre que tel autre chapitre des sciences naturelles, toute gêne, tout embarras disparaîtraient.

Les hypocrites docteurs de la morale officielle qui prêchent la vertu et qui, généralement, pratiquent le vice à la condition qu'on n'en sache rien, demandent pour les enfants l'ignorance de certains sujets.

L'ignorance est toujours un mal, un danger.

Que de fautes, que de sottises sont commises par les enfants, uniquement par inexpérience, par ignorance? Une mère et un père prévoyants doivent toujours éclairer leurs enfants. L'enfant finira par savoir; pourquoi donc lui faire des cachotteries; c'est l'inciter à se faire lui-même, sur des choses qui l'inquiètent, des idées fausses à propos desquelles il consultera des camarades ou des voisins. Il ne manquera pas non plus de personnes qui le renseigneront mal plus tard, alors qu'il ne sera plus temps d'agir pour l'instruire en toute franchise. Pourquoi donc lui cacher ce qu'il saura fatalement quelque jour? C'est une imprudence impardonnable.

Je prétends que lui dissimuler ces choses, c'est éveiller chez lui, avant l'âge que la nature assigne à son développement normal, des curiosités malsaines; que c'est l'abandonner, confiant et ignorant, aux sollicitations de toutes les tentations qui l'entourent; que c'est le livrer à tout hasard aux dangers des promiscuités pernicieuses; que c'est l'exposer à l'abîme, au lieu de l'en préserver. Je prétends que les éducateurs qui agissent ainsi, au nom de la pudeur de l'enfant, sont coupables et imprévoyants.

La vraie morale consiste à projeter sur ces sujets la lumière nécessaire, lumière que, quelque jour, l'enfant saura se procurer. Il vaut mieux que ce soit ceux qui l'aiment qui la lui donnent, que ceux qui ne le connaissent point. »

Evidemment, et Sébastien Faure le fait éloquemment ressortir, une grande lacune existe aujourd'hui dans l'éducation des enfants.

Il est bon, nécessaire, que toutes les femmes, les jeunes filles, dès l'âge de la puberté, alors qu'elles sont susceptibles d'être mères, apprennent le grand mystère de la maternité et le moyen de s'en préserver; c'est un crime de laisser ignorer à une jeune fille quel est le danger de l'affolante caresse qui la fait femme, et comment, sans se priver d'amour, elle peut éviter la honte, le déshonneur.

On apprend aux filles une foule de choses inutiles. La première science que l'on met en elles, dès le bas âge, c'est l'art, le grand art de la coquetterie. Etre jolie! Plaire, pour trouver un amoureux, un mari, de bonne heure.

La jeune fille, à l'atelier, au bureau, en classe, souvent même chez elle, grâce aux imprudences des parents, voit et entend des choses qui lui donnent le désir inconscient de jouer à son tour le rôle actif auquel la convie l'entremetteuse nature.

Elle sait tout, excepté! excepté! la seule chose vraiment utile, vraiment intéressante : se préserver de la maternité, qui sera, pour elle, le déshonneur, souvent la mort. Continuellement des désespérées, demandant aux flots ou à la balle homicide l'oubli d'une heure d'abandon, encombrent les faits-divers des journaux. Combien de souffrances et de fins prématurées pourraient être évitées en initiant de bonne heure les jeunes gens au fonctionnement des organes génitaux.

Apprenons aux jeunes filles, car c'est d'elles que nous devons beaucoup attendre, ce que c'est que l'acte génital, en quoi consiste la fécondation, comment elles doivent la guider, dans quelles conditions elles peuvent devenir mères. Effaçons toute cette fausse pudeur qui entoure l'acte sexuel de voiles bien fragiles pour les yeux de nos enfants. Nous aurons ainsi réalisé un véritable progrès social.

La principale cause d'inégalité entre l'homme et la femme est la différence d'éducation et d'instruction. Il faut faire disparaître l'opposition morale des sexes, qui cause dans la famille et dans la société tant de conflits et tant de désastres. Au lieu de cacher la vérité, il faut, au contraire, l'étaler, la montrer telle qu'elle est, l'expliquer, la faire comprendre.

La coéducation est la désexualisation des écoles. Le ton moral dans une école mixte est beaucoup plus élevé, la discipline beaucoup plus facile, l'esprit général infiniment supérieur. Les points faibles d'un sexe se corrigent par l'autre.

ELIME.

NOTRE CARNET

Les fiançailles de Briand.

Les *Hommes du Jour* du 22 octobre, dans un article sur Briand, disent : « On annonce son mariage comme prochain. »

Nous prions nos lecteurs de remarquer que, toujours très bien informés, nous avons ici le 12 mars, puis le 7 mai, — *il y donc environ huit mois* — annoncé ce mariage, parlé des pourparlers laborieux engagés au sujet de la bénédiction nuptiale, fourni des détails piquants sur les négociations secrètes auxquelles donnaient lieu les projets d'hyménée de Briand, tant avec la victime et ses parents qu'avec une... récalcitrante dont Aristide fut le Bel-Ami coûteux. Ce n'est donc que de longs mois après nous que la presse — même celle qui sait tout — apprend l'événement. Car ce sera un événement, vous verrez! Notre « camarade » Aristide n'a pas encore fini de défrayer la chronique, même et surtout scandaleuse!

La bonne presse.

On sait que la mômerie édite depuis peu un journal pour la jeunesse, *Pages illustrées,* dont nous avons déjà parlé. Les petits lecteurs de ce sain et saint journal, purgatif comme l'huile de ricin, sont promis à une pureté, à une innocence viagères, comparables à celles du poupon qui prend encore le sein.

J'ai sous les yeux le numéro 13. Philippe Monnier donne en exemple son « oncle Trim ». Examinons cet oncle exemplaire :

« Il fait peur... Il a fait la guerre. Il s'est battu. Il a tué un homme, peut-être même trois ou quatre hommes... sur son front, il y a une grosse cicatrice. Mon père m'a dit que c'était un coup de sabre qu'il avait reçu en chargeant... Dans la chambre tenue en papier de musique, des sabres qui sont au mur, des fragments d'obus sur la cheminée, et une boîte plate où il y a dedans des pistolets... Un jour que mon père avait à dîner un colonel fédéral, ils ont causé tout le soir de la guerre... Quelquefois, il tire un écu de sa poche et le jette sur la route. Alors je vais le ramasser. Cet écu est à moi. Je le regarde, lui qui a vu du sang, des incendies... Il a eu des aventures, peut-être des duels... J'aimerais ressembler à mon oncle Trim... Il n'y a pas, je dis que c'est d'un homme. »

Si après des lectures aussi édifiantes, les enfants ne sont pas des anges!... Avouez que la bonne presse est une bien mauvaise chose. Et ça veut critiquer des Nick Carter, des Arsène Lupin. Quelle inconscience! ou quel toupet!

« Comme il faut! »

Le petit ex-roi Manuel de Portugal, roi très chrétien, n'était qu'un vulgaire jouisseur, un fêtard, un noceur. Il a montré un goût très particulier pour la poudre de riz de Gaby Deslys et pour la poudre... d'escampette.

Son « cousin », l'Alphonse d'Espagne, roi très chrétien aussi, n'est pas moins jouisseur, fêtard, noceur, mais il garde un invincible penchant pour l'autre poudre, qui servit à l'assassinat de Ferrer... Car on peut être très chrétien et aimer le sang. L'histoire en est une preuve quotidienne. Et cela me rappelle les feux de magasin préconisés par la *Gazette de Lausanne* contre les ouvriers et les « faites du sang » hurlés aux soldats, en 1902, par les calvinistes trottoireux de la Corraterie, à Genève. Cela me rappelle aussi « le criminel Carrat, jadis exécuté à Gaillac, qui ne partait jamais pour ses expéditions sans son chapelet. La nuit où il assassina d'une façon épouvantable un homme et une femme : « Je rentrai, dit-il, pour prendre mon chapelet que j'avais oublié, et je courus chez Coutand. » Eug. de Guérin, *Journal,* p. 26.

Méfions-nous des « gens comme il faut »!

Peints par leurs maîtres.

Le *Gil Blas,* journal parisien, aristocratique et mondain, parlant de la rentrée, raconte que d'importantes mesures d'ordre avaient été prises à la Chambre française, en vue de manifestations à craindre. Il dit entre autres :

« ... disséminées dans le public, on distinguait de-ci de-là quelques-unes de *ces figures patibulaires qui fleurent le flic à quinze pas.* »

Il est incontestable en effet, que les flics ont des mines patibulaires, les mines qu'on a dans les milieux voyoucrates où on les recrute à l'ordinaire. Cependant quand nous disons qu'ils ont des gueules de chiens, on crie à l'injure. S'il y a injure, ce ne peut être qu'à l'égard des toutous qui ne seraient pas flattés, s'ils comprenaient, d'être comparés à la gent moucharde.

Les mauvais bergers.

Un parlementaire très ennuyé, c'est Albert Thomas, député de Nogent, du socialisme unifié de France, un intellectuel gras et rubicond comme son nom l'indique.

Très discrètement, nicandouillardement, le citoyen Thomas était rédacteur dans le plus bourgeois, le plus financier, le plus conservateur des journaux, à l'*Information.* Il donnait à cette gazette de la Bourse des articles qui étaient devenus le *vade mecum* des rentiers, gros et petits, des gogos et tripoteurs de France et de Navarre. Thomas portait sa copie conservatrice et propriétiste à l'*Information,* du même pas qu'il allait à l'*Humanité* porter sa copie incendiaire et communiste.

Albert Thomas, rreprésentant des prolétaires, aurait sans doute souhaiter continuer longtemps son double jeu, mais... tout se découvre!

N'allez pas vous faire de bile cependant pour le citoyen Thomas. Sa malpropreté ne lui fera pas perdre un électeur, — au contraire. L'électeur a de l'estomac, Thomas! Il ne faut du reste pas des mains pures pour vaquer aux manipulations de la cuisine politique.

L'affaire du soldat Böckli.

Nous lisons dans le *Signal de Genève,* 29 octobre 1910 :

« Ce malheureux, qui a tué un camarade et blessé deux autres, pendant les manœuvres de division a été acquitté. Ce n'est que justice puisque la responsabilité n'a pu être établie. Nous déplorons le fait et ses conséquences, mais *au point de vue de l'efficacité du tir, nous ne pouvons ne pas constater que nos soldats tirent bien et que notre sol serait bien défendu si, comme dans ce malheureux cas tous les coups portent.* »

Plus on connaît ces « doux chrétiens », plus ils nous estomaquent! Un homme est mort, deux autres furent blessés, c'est regrettable, mais passons, passons vite! et réjouissons-nous!

Tuez-vous les uns les autres. Amen!

Un mot historique.

Au cours de l'extraordinaire séance qui dans les annales parlementaires de France, n'a pas sa pareille, non, pas même au temps du Panama, du boulangisme ou de l'affaire Dreyfus, le « citoyen » Briand a déclaré : « J'ai à vous dire une phrase qui va vous faire bondir. Si le gouvernement n'avait pas eu dans les lois le moyen de garder le pays maître de ses voies ferrées, *il n'aurait pas hésité à aller jusqu'à l'illégalité.* »

C'est une mauvaise réédition du mot fameux : « sortir de la légalité *pour rentrer dans le droit.* »

Vous avez bien lu : le gouvernement chargé de défendre la loi n'hésite donc pas à recourir à l'illégalité. On n'hésite pas à refuser aux ouvriers le bénéfice de la loi, mais ceux-ci doivent soumission, respect, adoration. Qu'on prenne les travailleurs pour d'éternels imbéciles, c'est ce que nous verrons!

Et ne croyez pas qu'il s'agisse d'une gaffe de Briand. Non, vous trouverez dans le *Journal de Genève,* déjà au début de la grève des cheminots, ce conseil : que le gouvernement français ne doit pas se laisser embarrasser par des scrupules de légalité. Ainsi soit-il! il faut être plus pratique que sentimental; « nous sommes à une heure où nous n'avons ni le temps ni le droit de faire du sentiment », disait de son côté la *Gazette de Lausanne,* inspirée par M. Félix Clément, caudataire de M. Piou, gendre de M. Secrétan, réactionnaire teinté de royalisme et de cléricalisme. Nos journaux « républicains » en Suisse ont d'intéressantes accointances n'est-ce pas?

Mot de la fin.

Les enfants comprennent-ils la résurrection, l'immaculée conception et autres... conceptions qu'on leur insinue plus ou moins, en cinq sec, pour se hâter de les promulguer chrétiens, — oh! combien...?

Il est permis d'en douter beaucoup.

Voici, à ce propos, un mot authentique d'enfant :

— Qu'est-ce que Dieu sait? interroge la mère.

— Dieu sait tout.

— Bien! Qu'est-ce que Dieu voit?

— Dieu voit le passé, le présent, le futur, le subjonctif, l'indicatif, l'infinitif...

Jacques Bonhomme.

L'ARMÉE

Aujourd'hui, plus que jamais, que nous soyons dans une république ou dans une monarchie peu importe, les travailleurs, dès qu'ils usent du seul droit qu'ils possèdent, la grève, revendiquant une situation moins misérable ou résistant à un empiétement sur les positions acquises, ils se heurtent à l'armée, mise immédiatement au service des exploiteurs pour sauvegarder leurs privilèges.

Si cette armée, veillant à la sécurité des capitalistes, couvrant leurs spéculations éhontées et leur ignoble exploitation, était composée de patrons et autres fripouilles de tout acabit, nous n'aurions rien à dire; nous nous inclinerions; ils seraient dans leur rôle. Mais tel n'est pas le cas. C'est une armée de prolétaires, de salariés, d'exploités, qui hier était chair à travail, et qui, aujourd'hui, devient chair à canon pour défendre ceux qui l'exploitent et ceux qui vivent de son travail.

L'ignominie est tellement grande et

tellement formidable qu'il faut croire que le peuple est vraiment abruti par le régime odieux que nous subissons. Et il faudra encore du temps pour lui enlever tous les préjugés, tant religieux que patriotiques ou autoritaires, qu'on lui a inculqués dès sa plus tendre enfance soit dans la famille soit à l'école.

Il est douloureux de constater que l'humanité est dans une situation intellectuelle des plus basses, grâce au joug militariste et patriotique, alors que toutes les conquêtes de la science tendent à la suppression des frontières et répandent leurs bienfaits partout où elles trouvent un terrain propice à leur développement. Le prolétaire, lui, n'a pas de patrie. Il ne peut avoir de patrie puisque les conditions économiques l'obligent parfois à s'expatrier pour ne pas mourir de faim. D'ailleurs, les capitalistes, de leur côté, se moquent pas mal de leur patrie. Si cela leur rapporte davantage, ils n'hésitent pas à prêter leurs capitaux à un pays ennemi. Ils n'ont pas honte de vendre à l'armée de leur patrie des marchandises avariées et falsifiées qui peuvent coûter la vie à des milliers d'êtres humains. Ils sabotent avec préméditation les aciers servant à la construction des navires et à la fonte des canons.

Ce sont ces trafiquants du patriotisme qui nous prêchent, à nous autres travailleurs, l'amour de notre patrie parce que c'est elle la plus belle et la plus libre. Ce sont eux qui nous apprennent à haïr notre voisin parce qu'il est né de l'autre côté de cette montagne ou de ce cours d'eau, alors que c'est un travailleur comme nous qui ne peut avoir qu'un ennemi : son maître.

Nous ne devons pas laisser se perpétrer une telle infamie. Puisque les capitalistes et les dirigeants s'entendent si bien pour exploiter et voler le peuple, sachons, nous aussi, nous unir, car nous sommes la masse et nous serons la force si nous le voulons.

Nous devons bien nous mettre dans la tête que les patries n'ont jamais été définitives et qu'elles changent dans le cours des siècles. Ce qui était hier France est devenu aujourd'hui Allemagne. Ce qui est Suisse aujourd'hui sera peut-être, demain, partagé entre les différents pays qui nous entourent.

Ainsi, l'idée de patrie n'est que crime et mensonge.

On justifie, en son nom, les armements toujours plus formidables, les préparatifs pour la guerre de demain, l'encasernement de tous ces jeunes cerveaux de vingt ans dans des lieux déprimants si éloquemment flétris par d'innombrables penseurs et écrivains.

« L'armée est l'école du crime », s'est écrié avec raison Anatole France.

L'armée est encore mieux que cela pour la bourgeoisie. Avec la grève des cheminots qui vient de se terminer de la triste façon que l'on sait, le gouvernement français, par la mobilisation rapide des grévistes qui seule lui a assuré la victoire, nous a démontré une fois de plus que le syndicat ne peut pas faire grand'chose si toutes les luttes économiques qu'il entreprend se brisent contre l'armée, la force formidable dont dispose la bourgeoisie pour sanctionner tout ce qu'il lui plaît de décider. Et il faut, pour que le syndicalisme révolutionnaire donne toute sa force, qu'il soit secondé dans un égal développement par l'antimilitarisme; car il est inutile d'organiser la lutte économique si celle-ci doit être constamment anéantie par l'armée.

Aussi faut-il espérer que les travailleurs finiront par comprendre, après tant de leçons, que, pour lui, l'ennemi ne se trouve pas au delà des frontières; qu'il n'y a qu'un grand peuple d'exploités et de volés; que seule la bourgeoisie capitaliste et dirigeante est la véritable responsable de toutes leurs souffrances, de toutes leurs privations; que c'est elle seule qui les fait mourir à petit feu, quand ce n'est pas dans une de ces boucheries qui ensanglante des pays entiers; que, enfin, le seul ennemi se trouve en elle : la classe capitaliste et dirigeante.

C'est pour cela que si nous voulons que le syndicalisme puisse arriver à la puissance formidable que nous désirons tous, il faut que l'antimilitarisme soit mené parallèlement.

A tous les syndicalistes d'y contribuer.

Th. BARTHOLDI.

AUX CAMARADES

Dans le but d'étendre l'influence de la VOIX DU PEUPLE, les camarades sont instamment priés de nous envoyer les noms d'abonnés possibles. Nous leur adresserons gratuitement le journal pendant quelque temps, après quoi nous leur demanderons de prendre un abonnement.

DANS LES ORGANISATIONS

Nous sommes obligés de compter entièrement sur les camarades pour alimenter cette rubrique. Aussi nous faisons appel à la bonne volonté de tous pour nous envoyer régulièrement une brève relation des faits qui se déroulent dans leur région. Il est nécessaire que nous ayons la note ouvrière, originale, sur ces faits.

GENEVE

La Fédération des syndicats ouvriers organise, pour l'hiver 1910-1911, une série de conférences éducatives spécialement destinées à la classe ouvrière, et dont voici la liste :

Novembre 5. — E. Duvaud, instituteur : *L'éducation rationelle.*
Novembre 18. — Devincenti, Lausanne : *Moyens de réalisation du fédéralisme.*
Décembre 3. — L. Avennier : *Mouvement ouvrier dans l'histoire.*
Décembre 16. — De Spengler, professeur : *La justice à travers les âges (talion, prisons, tortures, peine de mort).*
Décembre 29. — J. Wintsch, docteur : *Conséquences sanitaires du capitalisme.*
Janvier 7. — H. Oltramare, professeur : *Maladies vénériennes.*
Janvier 19. — L. Bertoni : *Syndicat et politique.*
Février 2. — J. Marestan, collaborateur à la *Guerre sociale : Une révolution est-elle encore possible? Comment?*
Février 3. — J. Marestan : *L'éducation sexuelle.*
Février 17. — J. Wintsch, docteur : *Notions d'hygiène populaire.*
Mars 2. — Amiguet : *Esclavage de la classe ouvrière et son émancipation.*

Des affiches annonceront le local et l'heure de chaque conférence.

* * *

Le dimanche 13 novembre, à 8 heures et demie du soir, dans la salle de la Maison du Peuple, sera donnée, au profit de la *Voix du Peuple*, une grande soirée littéraire, avec tombola. Cette soirée est organisée par un groupe de camarades, aidés par la Section littéraire de la Libre Pensée. Au programme, *Bagnes d'enfants*, drame en quatre actes d'André de Lorde et Pierre Chaîne. Entrées : 50 centimes; réservées : 1 fr. Les enfants accompagnés de leurs parents ne paient pas.

* * *

Le grand meeting destiné à intensifier le boycott de la *Tribune* a fort bien réussi. Le délégué des typos, tout particulièrement, a fixé l'attention de l'auditoire.

Plus que jamais, la lutte contre la *Julie* doit donc continuer. Les résultats obtenus jusqu'ici sont énormes. Le colosse avait des pieds d'argile. Bientôt, un nouveau quotidien illustré paraîtra à Genève : ce sera le coup de grâce! Que partout et toujours les camarades continuent donc la propagande et mettent à l'index les établissements, dépôts, etc., où la *Tribune* se trouverait encore. Sans relâche! telle est la devise.

A propos de ce meeting, un tout petit incident s'est produit. Le renégat Nicolet, dont le présent est pire que le passé, devait prendre la parole. Il y a des toupets qui dépassent la mesure! Que celui qui chercha, au Groupe socialiste de Plainpalais, à étrangler le boycott en devienne le porte-parole, ç'aurait été trop fort décidément! Judas s'est pendu; il n'eut pas l'effronterie de prêcher le christianisme. M. Nicolet eut donc à choisir entre la conscience de son indignité ou l'effronterie. En ce dernier cas, toutes ses manœuvres, tous ses trafics, l'historique aussi complet que possible de ses fourberies aurait été porté à la connaissance de la classe ouvrière. La conversation très courte, très calme, très nette, eut deux témoins auditifs. M. Nicolet comprit très vite qu'il n'y avait pas moyen d'éviter le pilori, et comme un lâche qu'il est, il capitula dare dare. La preuve de ceci sera publiquement donnée quand on voudra. C'est la certitude du mépris général, le sentiment de sa honte — et pas autre chose — qui mit le sieur Nicolet à sa place : *hors la classe ouvrière...* Que cet individu prenne garde à l'avenir! Ses projets de main-mise sur ceux-ci et ceux-là n'ont pas été contrecarrés jusqu'ici pour des raisons qu'il appréciera plus tard; mais le moment semble venu où il lui serait dangereux d'aller plus loin dans son œuvre louche, sournoise et malpropre. La patience a des bornes, et quand la coupe est pleine, elle déborde. En tous cas longue a été la tolérance des spectateurs, impassibles jusqu'à présent, de ses visées et de ses intrigues. Il a pu faire en paix tout ce qu'il a voulu. Mais c'est assez! Assez! — pour cause de salubrité socialiste.

* * *

Dimanche soir, devant une salle comble, la Section littéraire de la Libre Pensée a donné, à la Source, la première de *Bagnes d'enfants*. L'ensemble a été parfait, chaque rôle a été rempli impeccablement et les spectateurs ont applaudi frénétiquement.

Bagnes d'enfants s'inspire d'un fait qui s'est déroulé dans le midi de la France il y a environ deux ans. C'est un véhément réquisitoire contre les infâmes maisons de correction dans lesquelles les enfants des prolétaires sont enfermés pour de simples peccadilles, et où ils sont abrutis et démoralisés par les mauvais traitements et une discipline de fer.

L'amour maternel, le rigorisme d'un père et l'inconséquence enfantine ont été très bien rendus au premier acte. Le second flétrit l'ignoble cupidité du monde bourgeois, représenté ici par le conseil d'administration de la colonie où se déroule le drame. De gros dividendes sont réalisés par une exploitation intensive des malheureux internés, qui sont nourris d'une façon exécrable.

Le surmenage, les corrections corporelles, les grossièretés des gardes-chiourme déchaînent au troisième acte une révolte des malheureux internés, qui s'évadent après avoir assommé deux de leurs bourreaux. Enfin, la comédie se termine par le suicide d'un prisonnier, qui préfère la mort au régime biribien auquel il est soumis et pour échapper à la tare indélébile qui est le lot de ceux qui « ont été dans une maison de correction ».

C'est cette page vivante de l'ignominie bourgeoise que la Section littéraire de la Libre Pensée a accepté de donner une seconde fois et au profit de la *Voix du Peuple*.

LA CHAUX-DE-FONDS

Le samedi 5 novembre, à 8 heures et quart du soir, au Stand des Armes-Réunies, à la salle du bas, sera donnée une conférence publique et contradictoire organisée par le Groupe syndicaliste. Le camarade Louis Bertoni traitera le sujet : *Notre Idée*. Invitation cordiale à tous les camarades.

LAUSANNE

Le lundi 7 novembre, à 8 heures et demie du soir, dans la grande salle de la Maison du Peuple, notre camarade de Spengler, de Genève, donnera une conférence sur le sujet suivant : *Comment on a écrasé la Commune de Paris.*

Le jeudi 10 novembre, même salle, même heure, sera donnée une conférence publique et contradictoire organisée par l'Union ouvrière de Lausanne.

* * *

Quelques camarades nous demandent de signaler ici le fait qu'un M. Pollien, qui tient une laiterie au Château-Sec, ne se contente pas de l'augmentation du prix du lait récemment décidée par les accapareurs lausannois. Il y a encore ajouté un centime de son propre chef et le vend 24 centimes pris à la laiterie, au lieu des 23 centimes le litre payés au centre de la ville. Peut-être est-ce parce qu'il est en dehors de ville et à proximité de grandes fermes? Ah! si les ménagères du quartier savaient se mettre d'accord et boycotter la laiterie Pollien. Cela ne traînerait pas et le monsieur en question serait vite ramené à de meilleurs sentiments.

* * *

L'Ecole Ferrer s'est ouverte le mardi 1er novembre. Dix-neuf enfants, garçons et filles, étaient là. D'ici quelques jours, sept ou huit viendront encore. Le local de l'Ecole a été merveilleusement arrangé par nos camarades du bâtiment : menuisiers, plâtriers-peintres, électriciens, appareilleurs, se sont donnés une peine énorme pour rendre le lieu de travail des enfants propre, clair, joli, avenant. Et ils ont réussi on ne peut mieux. Un bel entrain à l'étude s'est manifesté dès les premières heures. L'arrangement du matériel scolaire une fois fait, ce qui ne saurait tarder, les leçons se poursuivront très certainement dans un bon esprit pratique.

Rappelons à tous les camarades l'inauguration de l'Ecole, qui aura lieu le dimanche 13 novembre. Ce sera un peu une journée de ralliement de tous les amis de la liberté et de tous les adversaires des puissances bourgeoises. Que les camarades se préparent à venir nombreux.

Le soir, à 8 heures, dans la grande salle de la Maison du Peuple, sera donnée une représentation théâtrale au profit de l'Ecole Ferrer. Au programme : *La Clairière*, pièce sociale en quatre actes de Donnay et Descaves. Les rôles seront tenus par des camarades du Groupe théâtral de la Société de l'Ecole Ferrer. Les billets, à 1 fr. et à 50 centimes, sont en vente, à l'avance, à la librairie Lapie, Louve 4. A cette adresse, on reçoit également les lots pour la tombola.

Femmes qui ne voulez pas que votre fils ou votre mari soit jeté sur le pavé après 20 à 25 ans de travail chez un patron, n'achetez plus la TRIBUNE DE GENEVE.

EN RUSSIE

Vera Figner, une vaillante militante de la révolution russe, vient de publier une brochure de 24 pages de texte serré intitulée *Les Prisons russes*. Entrée en prison à l'âge de 31 ans, Vera Figner en sortit âgée de 53 ans. Elle peut donc parler en connaissance de cause des épouvantables cruautés dont les prisons du tsar rouge sont le théâtre. L'auteur termine son exposé documentaire par la péroraison suivante :

L'opinion publique s'est prononcée d'une façon ardente et unanime dans l'affaire Ferrer... Mais ce qui n'était en Espagne qu'un épisode isolé, se passe en Russie presque tous les jours. On parle, on écrit, on crie, on proteste lorsqu'il s'agit des souffrances des indigènes du Congo ou des traitements inhumains infligés aux habitants de l'île Saint-Thomas. Qu'on n'oublie pas non plus les bagnes russes où règne la barbarie du moyen âge, où l'homme n'est pas seulement vaincu et enchaîné, mais physiquement écrasé et moralement tué. Quelque barbare et quelque sauvage que soit le gouvernement russe, l'opinion publique de l'Europe n'est pas sans importance pour lui : cette opinion publique peut obliger la bête féroce à rentrer un peu ses griffes.

Pour soulager les besoins matériels des condamnés russes, un comité de secours s'est formé cette année à Paris, avec des sections à Bruxelles et à Anvers.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. D. Aïtoff, rue Michelet 13, à Paris, chargé également de recevoir les dons à l'adresse des condamnés russes. Pour la Belgique, s'adresser à Mme Kochetkoff, 68, rue Marie-Henriette, Bruxelles, et à M. Bolotine, 96, rue de Ruysbroeck, Anvers.

AUX CAMARADES

Voici une liste de quelques volumes d'occasion que nous laissons à 1 fr. 25 franco :

Souvenirs d'un révolutionnaire (Lefrançais).
Crimes impunis, par G. Macé.
Philosophie, par P. Janet.
Pages mystiques, par Séverine.
De la vie et du rêve, par H. Bauer.

Les ouvrages suivants seront laissés à 60 centimes franco :

Economie sociale, par F. le Play.
Cours de morale sociale (2e année), par Charles Fulpius.
W. Morris et le mouvement de l'art décoratif, par J. Lahor.
La vie consciente, par Favarger, cédé à 25 centimes.
Madame Chrysanthème, par Pierre Loti, 1 fr. 75 franco.

Feuilleton de la *Voix du Peuple*. N° 5.

De l'esclavage antique
à l'esclavage moderne

(Suite.)

Tibérius Gracchus (tribun populaire de Rome tué en 133 avant Jésus-Christ, qui avait proposé des lois agraires pour pallier à la misère du peuple et empêcher les riches d'accaparer toute la terre) disait des hommes libres : « Les bêtes sauvages qui sont en Italie ont au moins leurs gîtes, leurs tannières, leurs cavernes où elles peuvent se retirer, tandis que les hommes qui combattent et meurent pour la défendre n'y possèdent autre chose que l'air et la lumière et sont contraints d'errer ça et là avec leurs femmes et leurs enfants, sans séjour et sans maisons où ils puissent se loger. »

De sorte que peu à peu cette classe diminuait pour tomber dans les rangs de l'esclavage, ce qui affaiblissait les forces actives de la République romaine. L'esclavage provoquait donc naturellement la désorganisation de l'Etat et le faisait tourner dans ce cercle vicieux : conquêtes et richesses nouvelles, toujours accaparées par quelques-uns et provoquant une plus grande et plus profonde misère du peuple libre employé à la conquête de ces richesses.

Or, que voyons-nous aujourd'hui? Les conquêtes territoriales remplacées par celles de la science, du commerce, de l'industrie, et les castes riches accaparant tout le bénéfice de ces conquêtes au détriment de l'armée des travailleurs. De sorte que nous pouvons répéter la phrase de Tibérius Gracchus : « Les bêtes sauvages qui sont dans l'univers ont au moins leurs gîtes, leurs tannières, leurs cavernes où elles peuvent se retirer, tandis que les travailleurs qui produisent et se sacrifient pour assurer le bien-être et les richesses de l'humanité, ne possèdent autre chose que l'air et la lumière et sont contraints d'errer ça et là avec leurs femmes et leurs enfants, sans séjour et sans maisons où ils puissent se loger. »

Parfaitement, hélas! partout nous avons de douloureux et frappants exemples des conquêtes scientifiques accaparées par quelques-uns au détriment de la masse des travailleurs. Dans l'horlogerie, la broderie, le tissage, la sardinerie, dans toutes les industries enfin ne voyons-nous pas les perfectionnements apportés aux machines ou des machines nouvelles enlever de la bouche du peuple qui les perfectionna ou les inventa le maigre croûton de pain pour jeter des monceaux d'or dans les caisses de ce conquérant d'un genre nouveau : le capitaliste.

Est-il un fait plus frappant et montrant avec autant de clarté l'injusiice de la société actuelle et sa ressemblance profonde et étrange avec un passé sur lequel on nous fait parfois jeter des regards terrifiés? L'humanité a-t-elle fait les progrès si prodigieux qu'on veut bien dire, puisque nous retrouvons à chaque pas les mêmes injustices, les mêmes ignominies? Les moralistes ont beau nous montrer l'abîme qui nous sépare des siècles passés. Il y a, hélas! sur cet abîme le large pont de la propriété individuelle. Tant que nous n'aurons pas fait sauter ce pont, la justice ne sera pas plus possible que l'égalité.

Ah! oui, nous qui formons cette classe misérable des prolétaires, nous avons encore un gigantesque effort à faire avant d'atteindre notre idéal; certes nous ne sommes pas près du but, mais ayons cependant confiance, car malgré tout nous verrons qu'il y a progrès réel dans la situation des travailleurs. Oui, ces progrès ne sont à peu près rien en face de ce que nous voulons, mais ils nous indiquent qu'il faut lutter, lutter toujours, courageusement, vaillamment, terriblement, soi-même, pour obtenir quelque chose.

CHAPITRE II

COUP D'ŒIL EN GAULE

> Les législateurs peuvent voter les lois les plus radicales; il est toujours une chose à laquelle ils ne toucheront pas : la propriété individuelle qui assure la prédominance de la bourgeoisie.
>
> (Emile MASSARD, *Cri du Peuple* du 22 nov. 1883.)

Cent vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, les Romains pénétrèrent en Gaule et y implantèrent leur civilisation, leurs mœurs, leurs institutions politiques. Jusqu'ici, nous n'avons pas parlé des artisans libres. Il ne faudrait pas pour cela croire qu'ils n'aient point existé. Mais nous avons surtout suivi le développement et étudié les esclaves, parce que ceux-ci forment la grosse masse des producteurs jusqu'au IIIe siècle de l'Empire. Nous avons vu une de leurs révoltes avec Spartacus, et nous savons que ce sont surtout les ruraux, les paysans qui le suivirent. Les artisans, quoique libres, ne l'étaient que relativement au sens propre du mot. Et nombre d'entre eux, ceux surtout qui étaient occupés à l'alimentation de Rome et des grandes villes étaient liés de si près à leur occupation que nous pouvons les considérer comme faisant partie de la masse servile.

Il en fut de même en Gaule, après la conquête romaine. Les corporations, les collèges d'artisans furent aussi formés sur le modèle de ceux de Rome. Certes, les esclaves subsistent longtemps encore à côté des collèges d'artisans des villes, et ils restent l'immense majorité des travailleurs de l'agriculture. Mais si, en Italie, vers le IIIe siècle de l'Empire, le nombre des esclaves a considérablement diminué en même temqs que diminuaient les conquêtes, et que grossissait le nombre des affranchissements, il dut en être de même en Gaule où la population servile ne fut jamais aussi nombreuse.

Aussi longtemps que la métropole, le centre, Rome enfin, avait été prospère, elle avait pu protéger la Gaule contre les races sauvages du Nord. En faiblissant, non seulement elle ne put plus le faire, mais encore elle lui soutira jusqu'à la moëlle ses forces vives. A tel point qu'une épouvantable misère s'abat sur ce pays qui avait été jusqu'alors une des plus riches provinces de l'Empire.

Les paysans, premières victimes de la misère du pays, de la rapacité des autorités romaines, de celle de leurs maîtres enfin, se révoltent à chaque instant. La plus forte de ces rébellions, celles des Bagaudes, souleva des bandes nombreuses qui ravagèrent les terres, pillèrent les villages, attaquèrent les villes. Soutenus par le menu peuple qui partageait leurs haines comme leur esclavage, ces Bagaudes entrèrent dans Autun après un siège de sept mois et n'y laissèrent que des ruines. Mais le général romain Maximien, avec des troupes aguerries, les vainquit et les extermina sur les bords de la Marne.

En 335 déjà les Germains avaient envahi certaines régions et pris une quarantaine de viiles. Enfin, en 400, les dernières légions romaines abandonnèrent définitivement la Gaule à son sort. Les artisans quittaient en masse les cités où ils crevaient de faim et se réfugiaient soit dans les couvents, soit sous la garde d'un château-fort où en échange d'un morceau de pain ils aliénaient leur liberté.

De nouveaux maîtres allaient se substituer aux anciens. Quelle sera leur influence sur la classe servile? Quelles mœurs vont-ils introduire? La liberté gagnera-t-elle au change? C'est ce que nous allons étudier.

LES INVASIONS

Les Germains et toutes les hordes de Barbares qui envahissent l'empire romain ne sont pas des inconnus. A plusieurs reprises déjà l'Europe a eu affaire à eux et les a même employés. « Ce sont de rudes peuplades campées de l'autre côté du Rhin, endurcies à la fatigue et aux violents exercices, se nourrissant de lait, de venaisons, ayant comme unique vêtement une peau de bête jetée sur les épaules. Ils n'admettent chez eux les marchands que pour leur vendre le butin fait à la guerre.

(La suite au prochain numéro.)

La langue et l'armée

A la terrasse du mastroquet départemental où j'étanchais ma soif, vinrent s'assoir près de moi deux caporaux de ligne. Deux caporaux blonds avec des taches de rousseur, comme on les a toujours dépeints dans les récits dits naturalistes.

La bouteille de vin blanc entamée, ils s'informèrent gentiment des nouvelles du pays, des familles respectives, et du bien-être qu'ils éprouvaient chacun dans leur compagnie.

Je constatai avec joie, bien que les affaires de ces guerriers ne me concernassent en rien, que tout allait au gré de leurs vœux.

Seulement, l'un éprouvait nonobstant un visible petit souci.

L'autre s'en aperçut :

— Qu'est-ce que t'as? T'as l'air un peu embêté?

— Non, je t'assure, j'ai rien.

— Mais si! T'as quéq'chose.

— Eh ben, oui, j'ai quéq'chose! j'ai qu'il y a le ratichon qui s'est payé ma poire ce matin, et j'voudrais bien en être sûr, parce qu'il n'y couperait pas, c't enfant de salaud-là!

— Un ratichon qui s'est payé ta poire! Quel ratichon?

— C'est un apprenti curé qu'on a dans la compagnie et qu'on appelle le ratichon. Y a pas plus rosse que lui? Et tout le temps un air de se f... du monde.

Et comment qu'il a fait pour se payer ta poire?

— Je le commandais de corvée, ce matin, et lui ne voulait rien savoir. Il me donnait des explications qui n'en finissaient pas. Mais moi non plus, je ne voulais rien savoir. C'était à son tour de marcher, je voulais qu'il marche! Je ne connais que çà, moi! A la fin, impatienté, je lui dis : « Et puis, en v'là assez, vous pouvez *romper!* »

(Explication pour les jeunes gens qui n'ont jamais fichu les pieds sous un drapeau : l'expression : *Rompez!* est employée militairement pour signifier à un inférieur qu'on l'a assez vu et qu'il n'a plus qu'à se retirer.)

En prononçant : *Vous pouvez romper!* le jeune caporal considéra attentivement son camarade pour juger de l'effet que produisaient ces mots sur lui.

Mais le camarade ne broncha pas.

— Et alors? demanda-t-il.

— Alors, reprit l'autre, le ratichon s'est mis à rigoler comme une baleine. Je lui ai demandé ce qu'il avait à rigoler, et il m'a dit : « Caporal, on ne dit pas : *Vous pouvez romper!* on dit : *Vous pouvez rompre!* »

— Rompre? s'étonna l'autre caporal. Qu'est-ce que ça veut dire ça, *rompre?*

— C'est ce que je me suis demandé. As-tu jamais entendu parler de cela, toi, *rompre?* Ça veut rien dire.

— Eh ben! tu peux être tranquille : ton ratichon s'est payé ta bobine!

Les caporaux se versèrent un nouveau verre de vin, qu'ils burent à la santé des bonnes amies du pays, et la conversation reprit sur la question : *Vous pouvez romper!* ou *Vous pouvez rompre!*

— Tiens! s'écria soudain le caporal du ratichon, v'là Brodin!... On va l'appeler. Il va nous renseigner, lui qui est bachelier!

— Te renseigner! Oui, tu vas voir : il va t'envoyer aux p'lotes!

(Envoyer aux p'lotes : expression militaire pour inviter une personne à aller se faire fiche.)

— M'envoyer aux p'lotes, Brodin! On volt bien que tu ne le connais pas. Je l'ai eu *bleu* dans mon escouade. C'est le meilleurs gars du régiment.

Pendant ce colloque, ledit Brodin s'approchait, le bras orné des deux galons de fourrier, la mine fûtée et imberbe d'un jeune rigolo, à l'affût des joies de la vie.

— Hé! Brodin!

— Tiens, Lenoir! Comment ça va, mon vieux Noirot?

— Ça s'maintient. Prends-tu quéq'chose?

— Volontiers! Qu'est-ce que vous buvez là?

— Tu vois, du vin blanc.

— Vous avez raison, c'est ce qu'on peut boire de meilleur en ce temps-là, d'autant plus qu'il est délicieux, ici. Un bon verre de vin blanc, ça vaut mieux que toutes ces cochonneries d'apéritifs qui vous démolissent la santé! Garçon! une absinthe pure!

— Je t'ai appelé, Brodin, pour te demander une petite consultation...

— Mais, je ne suis pas vétérinaire.

— Ça n'est pas rapport à la question de la santé, c'est pour un mot que je voudrais bien savoir si on le dit ou si on ne le dit pas.

— Quel mot?

— Voilà l'affaire : est-ce qu'on dit : *Vous pouvez romper* ou *Vous pouvez rompre?*

Les yeux du fourrier Brodin s'allumèrent d'un petit feu intérieur.

— *Rompre?* s'écria-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire? Je n'ai jamais entendu parler de ce mot-là! On doit dire : *Vous pouvez romper!* Il n'y a pas d'erreur, parbleu!

— Ah! je savais bien moi!

— Une supposition, insista Brodin, que tu sois capitaine des pompiers et que tu veuilles dire à tes hommes de pomper, est-ce que tu leur diras : *Vous pouvez pomper* ou *Vous pouvez pompre?*

— Je dirai : *Vous pouvez pomper.*

— Eh bien! c'est exactement la même chose.

— La même chose! Eh oui, je disais bien... Ah! salaud de ratichon!... En v'là un qui ne va pas y couper demain matin.

Alphonse ALLAIS.

Travailleur! Abonne-toi à la

VOIX DU PEUPLE

Organe syndicaliste de grand format paraissant tous les samedis.

Le plus vivant, le plus combatif, le plus intéressant et le meilleur marché de tous les journaux ouvriers

Un an : 4 fr. ★ Six mois : 2 fr.

PRÉCISONS

Notre camarade Bertoni ayant demandé des comptes à des individus qui n'aiment pas à en rendre — et pour cause! — les dits individus se sont empressés... de dire que ça ne les regardait pas.

I. Souscription Wassilieff. — Tout individu qui préconisa cette souscription et qui, sur les trétaux, clama à la foule admirative : « Nous allons assurer l'avenir de madame Wassilieff et de son enfant », est responsable de cette souscription. Pressé par nos questions du reste, le *Négrier brésilien* publia une lettre, nous demandant quinze jours de répit (après deux ans d'attente!). Nous avons accordé les quinze jours et six mois encore : rien, toujours rien!

II. Caisse des réfractaires. — Cette caisse a disparu au sein du Parti socialiste suisse et de la Fédération des syndicats professionnels. Des réclamations sans nombre sont restées sans écho. Au congrès socialiste de 1905, à Lausanne, on étouffa les indiscrets. Voici un extrait du compte rendu de la *Lutte* (17 août 1905):

« Naine insiste tout particulièrement sur l'emploi qui a été fait et qui devrait être fait par le comité du parti du solde de 5000 francs qui était resté entre ses mains depuis la collecte organisée en 1902 en faveur des dix-sept réfractaires genevois. On n'a plus de nouvelles de l'utilisation de cette somme. Naine demande un peu (!) de lumière là-dessus... Il trouve injuste qu'on n'ait pas donné un secours aux derniers réfractaires de Neuchâtel et de Genève. En ce moment, le vice-président Furholz, de Soleure, — qui porte bien son nom, étant donné ses façons autoritaires, veut interrompre... etc., etc. »

Bref, ces gens qui s'étaient appropriés plusieurs milliers de francs, par une manœuvre dont rougiraient les pires bourgeois, refusèrent d'indiquer ce qu'ils avaient fait de cet argent.

Avennier dénonça publiquement à Lausanne cette malhonnête façon d'agir. Sur quoi, Beyeler menaça de traîner Avennier en cour d'assises. C'eût été épatant! Mais le Parti socialiste suisse, comprenant le danger pour lui des paroles imprudentes de Beyeler, se tint coi. Soufflété publiquement, il garda le soufflet... et l'argent! Depuis, le socialiste Beyeler est passé au radicalisme.

Enfin nous avons reçu une lettre de la Fédération des syndicats professionnels, demandant aux réfractaires de Vevey s'ils désiraient un secours de le mendier en produisant un « certificat d'indigence », muni d'apostilles diverses, et leur conseillant au surplus de « se contenter de la satisfaction du devoir accompli ». Ce qui fit dire à un assistant du congrès de La Chaux-de-Fonds que les secrétaires « permanents » devraient bien suivre leur propre conseil en se contentant du devoir accompli!!

Bref, on peut poser en règle générale que lorsqu'on confie de l'argent à nos manitous, on ne le revoit plus!

Et il y a des gens qui se disent « honnêtes » et qui restent accouplés à cette bande!

III. Caisse de chômage. — Bertoni répond à ce propos, dans le *Réveil*, ce qui suit :

« Quant à la fameuse Caisse de chômage de MM. Pictet, Schäfer, de Morsier, Sigg et consorts, je n'ai rien à réclamer n'en étant pas membre; mais j'ai bien le droit de m'étonner qu'il n'en soit plus question aujourd'hui dans la presse, alors qu'au début celle-ci nous en donnait les comptes avec beaucoup de détails. Mon étonnement a d'ailleurs été partagé par le citoyen de Gottardi, membre de la dite caisse et candidat socialiste, qui dans une réunion de son parti en a parlé sans obtenir d'explications. »

Finalement, nous nous associons à la conclusion de Bertoni : « Tout honnête homme sera d'accord avec moi pour considérer comme des carotteurs ceux qui ne rendent pas compte publiquement d'une souscription publique. »

Quand les ouvriers en auront-ils assez d'être tondus?

Aux travailleurs genevois

Pour avoir revendiqué des salaires plus élevés et des conditions de travail meilleures, en usant de leur droit de grève, des centaines de cheminots viennent d'être emprisonnés et révoqués. De nombreuses familles sont dans la désolation et manquent de pain. Contre la coalition honteuse des grandes compagnies capitalistes avec un gouvernement de renégats, doit se dresser la solidarité ouvrière. A nous, travailleurs genevois, incombe le devoir de venir en aide à nos camarades cheminots du P.-L.-M., qui nous touchent de près. Et que chacun apporte son obole. Une souscription est ouverte au Salon de coiffure communiste, rue Vallin 7, et le caissier du Salon est chargé de recueillir les fonds. Des listes de souscription sont à la disposition des camarades qui voudraient se charger de les faire circuler dans leur milieu. Les résultats de la souscription seront publiés ultérieurement. Que tous l'assent leur devoir.

Les travailleurs du Salon de coiffure communiste.

Faites-nous des abonnés!

MOUVEMENT OUVRIER INTERNATIONAL

AUTRICHE-HONGRIE

La « résistance passive » fait de plus en plus de progrès parmi les cheminots autrichiens. Les ouvriers et employés de la ligne de l'Etat, brièvement appelée la ligne de « Steg », avaient présenté, depuis quelque temps, leurs revendications au gouvernement. Celui-ci, naturellement, les fit traîner en longueur. Récemment, las d'attendre, les cheminots annoncèrent qu'ils auraient recours à l'obstruction, au moyen de cette « résistance passive » qui a déjà conduit les employés des chemins de fer à la victoire. Ils n'eurent pas à exécuter cette menace, car, quelques jours avant leur décision définitive, le gouvernement céda en accordant les revendications ouvrières.

ALLEMAGNE

Parlant des révoltes ouvrières dans le quartier populaire de Moabit, à Berlin, le *Correspondenzblatt*, organe officiel de l'organisation syndicale centrale allemande, a insinué, dans son numéro du 8 octobre, que c'était « la populace des bas-fonds de la société » qui s'y était colletée avec la police. Et l'organe syndical s'en référait au témoignage du major Rau, qui, ayant commandé la police dans la nuit du 27 septembre, avait fait la même constatation.

On pouvait croire à une regrettable faiblesse de la part de la rédaction du *Correspondenzblatt*, mais, dans le numéro suivant, du 15 octobre, la commission générale des syndicats allemands reprenait l'insinuation à son compte dans un manifeste aux ouvriers allemands, où elle parle de « rassemblements, dans lesquels la po« pulace des bas-fonds de l'agglomération « qui d'ordinaire se réjouit lors des pa« rades, avait commis des espiégleries et « du boucan, d'accord avec un certain « nombre de jeunes vauriens ». Et le *Vorwärts*, l'organe officiel de la social-démocratie, qui, naguère, lors des manifestations de sans-travail, les avait attribuées à des « souteneurs », ne pouvait rester en arrière. Aussi, dans son numéro du 30 septembre, il écrivit que les émeutes de Moabit avait été provoquées par une « populace scélérate ».

Des protestations se sont élevées, dans les milieux ouvriers allemands, contre ces paroles indignes et menteuses. Et les faits viennent donner un éclatant démenti aux calomniateurs. En effet, les événements de Moabit ont amené des poursuites judiciaires contre 77 personnes. Or, après coup, on s'est aperçu que, *parmi ces 77 personnes se trouvent 40 ouvriers syndiqués dont 20 sont également membres de l'association politique social-démocrate.*

Que penser maintenant des calomnies des autorités centrales syndicales et politiques d'Allemagne?

BELGIQUE

Le camarade Ch. Moulinier, ayant assisté à titre de délégué de la Fédération du bâtiment de France au congrès du bâtiment de Belgique, s'exprime, dans le *Travailleur du Bâtiment*, de Paris, de la manière suivante sur le syndicalisme belge:

Il semblerait (et, pour ma part, j'ai acquis cette conviction) que l'action politique commence à perdre sa prépondérance chez nos camarades de Belgique, et ce pour le plus grand bien de l'organisation économique. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire le rapport du secrétaire national. Ce rapport dit, en effet, que, dans certaines contrées, l'organisation syndicale est presque ignorée. « Cela tient, dit le secrétaire national belge, à ce que les camarades attachent une trop grande importance à l'intervention légale. Ils croient que lorsqu'on a bien voté, tout est fait, et que leur salut leur viendra entièrement du Parlement. Cependant, il faut constater que les lois et les décrets de protection ouvrière ne reçoivent leur application que là où les organisations syndicales sont développées. Les conditions de travail sont meilleures en tous points, les salaires plus élevés, les journées de travail plus courtes, dans les centres où l'organisation syndicale est puissante, même quand l'organisation politique n'existe pour ainsi dire pas. » Si l'on ajoute à ce passage du rapport le vœu formulé par un congressiste, invitant la section syndicale du Parti ouvrier belge à faire aux élus (!) et aux membres rétribués (!) du parti, des conférences de façon à les éduquer (!) au point de vue syndicaliste, pour qu'ils puissent constituer des sections syndicales dans les centres où le besoin se fait sentir, on ne se trompe pas en disant que la conception syndicaliste de nos camarades tend à se rapprocher de la conception syndicaliste française et s'oriente, constatant le peu de résultats que donne l'action politique, vers l'autonomie des organisations économiques. Ce sera tout à l'honneur des camarades du bâtiment, qui auront planté le premier jalon.

Espérons que ces pronostics se réaliseront dans un prochain avenir.

DANEMARK

Une grève générale des marins danois est en perspective. Les marins demandent l'établissement d'un contrat collectif accordant aux matelots et aux chauffeurs une augmentation de 14 fr. par mois, ce qui amènerait leur salaire mensuel à 98 fr. (70 couronnes), ainsi que la journée de huit heures sur terre et de dix heures sur mer, en temps normal; en cas de danger, la durée du travail, naturellement, pourrait être prolongée sans limites. Pour les heures supplémentaires, les marins demandent aussi une augmentation.

L'Union des armateurs se refuse à toutes négociations. Et le représentant patronal a catégoriquement déclaré qu'un accord est impossible parce que l'organisation internationale des armateurs, la fameuse *Shipping Federation*, a décidé qu'aucun contrat ne serait passé avec les Unions affiliées aux organisations ouvrières. Les marins danois ne sont pas disposés à se laisser faire. Les chauffeurs ont déjà autorisé le bureau de leur Union syndicale à proclamer la grève générale au moment qui lui semblera le plus favorable. On espère que le mouvement sera suivi immédiatement par les marins d'autres pays, notamment par ceux d'Angleterre et des Etats-Unis.

ETATS-UNIS

Environ 75,000 mécaniciens, conducteurs et autres employés du personnel roulant des chemins de fer de l'Ouest ont entamé des négociations en vue d'une augmentation de salaire. Les mécaniciens marchent séparément du reste du personnel des trains, tandis que les chauffeurs, sur les mêmes lignes, ont présenté le printemps dernier des revendications et ont obtenu une augmentation de salaire de 10 p. 100.

L'on voit par ces faits que les divisions de métiers sont encore trop répandues dans le vieux mouvement des Trades Unions américaines, et que les cheminots, en particulier, ne sont pas encore arrivés aux fédérations d'industrie comme forme supérieure de l'organisation.

Cependant, ces organisations ont déjà causé un tort considérable aux compagnies. Et le rapport annuel de la *Philadelphia Rapid Transit Company*, qui vient de paraître, montre pour le dernier exercice un déficit de 1,329,100 dollars, soit près de 6 millions de francs. Au cours de l'exercice précédent, le déficit n'avait été que de 224,000 dollars. Cette augmentation colossale des pertes a été la conséquence d'une grève générale des employés de cette compagnie. Pendant la grève, la compagnie a perdu en 60 jours 1,558,104 dollars sur le chapitre recettes des voyageurs. En outre, il y a les frais causés pour la sauvegarde des briseurs de grève et pour le paiement des détectives, les flics de là-bas, que la compagnie a dû engager, frais atteignant une somme globale de 836,855 dollars.

Sans le dire nettement, le rapport laisse entendre que, si on avait accordé aux employés leurs modestes revendications, la compagnie aurait eu à enregistrer, au lieu d'un déficit, un joli profit.

Une expérience syndicaliste

La grève des cheminots de France

La grève des chemins de fer qui secoua la France entière durant une semaine, a fini, tristement étranglée par l'ex-grève-généraliste Briand, servi à souhait par toutes les puissances de réaction et de tyrannie. Je ne veux point m'étendre à décrire minutieusement les péripéties de ce drame mouvementé; mais, fidèle au principe adopté dès le début de ma relation, je ferai une analyse succincte et raisonnée de la grandiose expérience qui vient d'être tentée.

Reportons-nous à la veille de l'action.

Le sinistre Briand reçut à ce moment la délégation du personnel des chemins de fer et promit (c'était écrit) d'être son interprète auprès des compagnies. En attendant, il rappela aux cheminots leur devoir de bons patriotes et de bons serviteurs, qui consiste à crever docilement la faim pour la plus grande gloire de la France panamiste et la fortune des Rotschild et autres rois de l'or.

Que concéda, en retour, la délégation? Je ne sais et il me répugne de mettre moi-même en cause des militants actuellement emprisonnés par le gouvernement français et impuissants à se défendre. Cependant, les journaux prêtent à Bidegarray, secrétaire général, d'étranges déclarations faites au congrès du Midi, à Toulouse, comme quoi les délégués avaient promis d'attendre les résultats de l'intervention de Briand avant de passer à la grève. Ainsi, le coquin de ministre redevenait le maître de l'heure.

La quiétude non affectée du gouvernement jusqu'à la dernière minute donne en effet à supposer qu'il avait des intelligences dans la place.

Or, je sais que le comité central de grève avait, depuis six semaines au moins, formellement choisi la date fatidique. Celle-ci pouvait tomber entre le 17 ou le 18 octobre. Souvenons-nous ici qu'il fut question autrefois de convoquer les Chambres pour ces jours-là, au lieu du 25 octobre ultérieurement désigné.

La division des cheminots en partisans de la grève et anti-grévistes se traduisait, au sein des divers comités de grève, en « impatients » et en « patients ». Seulement, pour enlever le vote définitif de grève, les « impatients » durent accorder aux « patients » la visite à Briand et l'attente des Quinz'mil.

Dans ces conditions, le plan de grève s'élabora; il dut même être remanié deux fois en un mois pour motifs impérieux. Trois alternatives au moins y étaient prévues quant au départ; tout était minutieusement fixé et conçu en vue de donner à la grève le maximum de soudaineté et d'ensemble. Le gouvernement, lui aussi, avait son contre-plan de grève et de répression.

Seulement, comme presque toujours en cette matière, un incident imprévu vint déconcerter cheminots et gouvernants. Et qui le premier se retourna, avouons-le, c'est le gouvernement.

Le seul moyen, peut-être, d'éviter une telle situation aurait consisté à ne pas attendre deux mois de trop pour engager l'action. Hélas! A quoi bon récriminer!

Avant de passer plus loin, retenons encore un point. A tort ou à raison, les mécaniciens du réseau du Nord, desquels cependant sortaient les principaux artisans de l'agitation générale, affectaient des velléités séparatistes et, sur ce réseau, on dût différer la grève partielle quatre fois en six mois. C'était y accumuler par trop d'impatiences.

Et, le 8 octobre après-midi, une question de salaire pendante aux deux dépôts de machines de la Chapelle et de la Plaine, sur le réseau Nord, s'envenima parce que la compagnie fit annoncer des augmentations ridicules, partiales et vexatoires. Les deux dépôts cessèrent subitement le travail, qu'on essaya immédiatement d'assurer par des soldats. Cette mise-bas affectait la circulation normale des trains Nord, les machines manquant de charbon. Vous saisissez sans peine l'effet produit. Pour nous autres, à la première nouvelle de cet incident, du fond de la province, voyant, si l'on peut s'exprimer ainsi, allumer une chandelle sur un baril de poudre, nous attendions l'explosion d'heure en heure... et cette attente dura quatre jours.

Les « patients » de Paris caressaient l'espoir d'ajourner encore la solution du conflit. On comprend leur désir, étant donné l'imminence du conflit général; mais on comprend mieux encore l'impa-

Acheter la Tribune de Genève, c'est trahir la classe ouvrière

tience et l'exaspération des mécaniciens du Nord après l'envahissement de leurs dépôts par la troupe.

Et, selon toute vraisemblance, les choses ont dû se passer ainsi : le comité du réseau Nord envisagea dès l'abord l'impossibilité de retenir plus longtemps son monde, mais il pensa régulariser le mouvement.

Tous les secrétaires de groupes de France avaient en poche l'avis de grève pour une date *ultérieure;* il fallait donc avancer cette date et passer outre aux dispositions prises. Pour réaliser un départ d'ensemble, le comité procéda auprès des principaux groupes du Nord à une consultation qui devenait également un préavis de grève. Ceci prit toute la journée du dimanche 9 octobre.

Aux grévistes des dépôts, réunis le lundi 10 à 5 heures du matin, Lemoine, du comité central de grève, dit que la consultation des groupes Nord n'était pas terminée et il obtient que les grévistes restassent en expectative à la permanence gréviste Paris-Nord, tout en appelant les cheminots de la région parisienne à un meeting général pour le même soir à la Bourse du travail. On expédia, toute cette journée du 10, par chemins de fer, par automobile, etc., l'ordre définitif de cessation du travail sur le réseau Nord, à partir du 10 à minuit. Et, dès l'aube du mardi 11, le travail cessa graduellement sur toute l'étendue du réseau.

Un heureux sabotage ou une bienvenue fausse manœuvre, on ne sait, qui se produisit à la fameuse bifurcation de Tergnier vers 3 heures du matin, contribua fortement à l'arrêt des principaux trains. Et une machine qui avait déraillé sur la plaque tournante, devant la rotonde, fut encore prise en écharpe par une autre machine haut-le-pied, ce qui eut pour effet d'obstruer complètement la sortie du dépôt.

D'autre part, le comité central de grève de tous les réseaux, dont la plupart des membres devaient venir du fond de la province, se réunit d'urgence sur l'initiative spontanée de ses membres, ou appelé par son bureau de Paris, je ne sais; mais, dans la nuit du 11 au 12 octobre, il décide de recourir à la grève de tous les réseaux.

Put-il se réunir au complet? Ses membres, menacés d'arrestation, durent-ils à la soudaineté de leur déplacement quelques heures de répit? Comment finit la réunion? On ne sait au juste. L'improvisation d'un nouvel ordre de grève lui prit assez longtemps. Les membres de province se dispersèrent pour emporter et répandre le mot d'ordre.

Le comité fit insérer l'ordre général de grève dans une édition spéciale de l'*Humanité*, distribuée à Paris dès la première heure, le mercredi 12 octobre. En voici la teneur :

LA GRÈVE GÉNÉRALE DÉCLARÉE

Le Syndicat national des travailleurs des chemins de fer de France et des colonies porte à la connaissance des cheminots de tous les réseaux que la grève est complète sur le réseau du Nord.

Il leur fait savoir aussi que, depuis ce moment, le camarade Toffin, président de la fédération, a été révoqué, que le gouvernement a communiqué à la presse des notes qui constituent des menaces d'arbitraire et d'illégalité à l'encontre des travailleurs des chemins de fer réclamant leurs droits.

En présence de cette situation, le Syndicat national décide de faire appel à tous les réseaux pour réaliser immédiatement la grève générale.

En conséquence, tous les réseaux sont invités à mettre à exécution, dans le plus bref délai et aussitôt que cette communication leur parviendra, les mesures indispensables à la réussite du mouvement.

Pour le comité central de grève et par ordre : Le secrétaire, Albert Lemoine.

Le président de la Fédération des mécaniciens et chauffeurs, Toffin.

Cette communication rentrait dans la forme prévue pour le signal de grève. Car c'est par l'*Humanité* que devait arriver ce signal à tous les cheminots de France.

Il réalise, en outre, l'accord intervenu entre les deux organisations : Syndicat national, et Fédération générale des mécaniciens. Comment donc se fait-il que nombre de cheminots, au P.-L.-M., à l'Orléans, à l'Est, au Midi, aient fait des difficultés pour la reconnaître?

Apparemment, on se proposait d'employer toute cette journée du 12 à réaliser effectivement la grève dans toute la France, à minuit; mais, à Paris, les événements se précipitèrent.

La même soirée, 11 au 12, se tint une réunion générale du personnel Ouest-Etat à la Maison des Syndiqués, rue Pouchet, qui enregistra par acclamation l'ordre de grève arrêté, semble-t-il, en comité de réseau dans la journée du 11. La matinée du 12 vit la réalisation de la grève en traînée de poudre sur tout ce réseau.

Malgré que le *Matin* publiait un interview télégraphique de Niel-la-Déroute, encore à Toulouse, les cheminots de l'Est, sans se soucier des prudentes recommandations de leur secrétaire général, esquissèrent un mouvement le 11 au soir. Réunis à nouveau le 12, salle Wagner, à la Villette, ils firent un pas en avant, mécaniciens en tête et déclarèrent vouloir appliquer la grève dès le 13, à 6 heures du matin.

Ceux de l'Orléans, réunis aussi le 12 au soir à la Maison des Syndiqués, inaugurèrent la grève sur leur petit réseau.

Du Midi, qui n'a pas d'aboutissant à Paris, on n'eut pas de nouvelles avant le 13.

Reste le P.-L.-M., dont je veux parler avec plus de détails, puisque j'ai pu suivre de près le processus du mouvement sur ce réseau-là. En raison de sa grande étendue et du fait aussi qu'une journée avant de toucher les futurs grévistes le signal était déjà en mains de l'autorité et lui permit l'envahissement systématique des gares et des voies par la police et la troupe avant le débauchage, la grève présenta ici beaucoup de difficultés. Le seul arrêt de Paris n'avait pas pour le P.-L.-M. la même signification que pour les autres réseaux, et n'y influait pas sur l'ensemble, comme sur le réseau de l'Ouest par exemple.

Le groupe de Paris P.-L.-M. eut-il un moment d'hésitation, ou cela était-il voulu pour permettre l'arrivée du mot d'ordre jusqu'aux confins de la province, je ne sais, mais il semble qu'une demi-journée au moins fut perdue puisque la première réunion générale se fit à la Porte-Dorée le 12, à 8 heures du soir. Le débauchage s'était cependant pratiqué dès la matinée et on conseillait, comme derniers départs des trains, 6 heures pour la France et 8 heures pour la banlieue, afin de permettre aux grévistes de rentrer, autant que possible, à leur point d'attache.

A la même heure qu'à la Porte-Dorée, les camarades de Lyon, prévenus télégraphiquement et réunis en comité de réseau, prenaient la décision formelle ci-après :

Considérant que le mouvement actuel se produit sur tous les réseaux;

Considérant les communications émanant du comité de la grève de Paris,

décide, d'après mandat reçu par lui et par différents congrès nationaux et régionaux et par la réunion extraordinaire des secrétaires des groupes tenue à Lyon le 9 octobre dernier, de donner l'ordre à tous les groupes du réseau de cesser le travail dans toute l'étendue du réseau P.-L.-M. à partir du 12 octobre 1910, à minuit.

Lève la séance aux cris de : « Vive la grève générale! Vive le triomphe des revendications des cheminots! »

A la Porte-Dorée, à Paris, on avait acclamé l'ordre du jour que voici :

Les employés des chemins de fer du P.-L.-M., réunis le 12 octobre, salle de la Porte-Dorée, après avoir entendu divers orateurs sur le mouvement actuel, acclament la grève générale, s'engagent à ne reprendre le travail que lorsque satisfaction sera accordée, tant sur les revendications formulées que sur la réintégration des militants révoqués pour cause syndicale, et cela sur le seul ordre du comité de grève du Syndicat national des chemins de fer et de la Fédération des mécaniciens.

J'ai tenu à reproduire ces documents qui ont été contestés.

Henri GRANGENEUVE.

ACTION OUVRIÈRE

Chez les ouvriers horlogers.

Plus nos organisations sont centralisées, moins les membres sont au courant de la situation exacte. Il en est ainsi pour le mouvement qui se dessine dans toute la région horlogère. Et cela se comprend. Quand des questions capitales, intéressant toute une partie du pays, sont discutées entre quelques chefs ouvriers et patronaux, il ne saurait en être autrement. Bornons-nous à signaler le peu que nous savons.

Le lock-out doit déployer ses effets dès le 5 novembre. Toute la semaine dernière a été employée à de longs pourparlers. La Chambre du commerce de La Chaux-de-Fonds a offert son intervention dans l'affaire des Longines, cause initiale du conflit, et le jeudi 20 octobre a eu lieu, dans cette ville, une entrevue à laquelle prirent part neuf délégués des fabricants de montres de La Chaux-de-Fonds, membres du Syndicat des fabriques de montres, et neuf représentants des ouvriers de La Chaux-de-Fonds. Cette assemblée mixte élabora les conditions suivantes, qui furent acceptées par les représentants ouvriers et qui, dans l'esprit de tout le monde, devaient mettre fin au conflit. Voici ces conditions :

1. La Fédération des ouvriers horlogers renonce à exiger que les sept ouvriers de la fabrique des Longines résilient leurs contrats et entrent dans le syndicat.

2. En revanche, dans les localités où les syndicats sont organisés, les fabriques s'engagent à respecter les situations acquises et à ne pas mettre obstacle à l'entrée de leurs ouvriers dans le syndicat.

3. Dans ces localités, les contrats qui seront conclus à l'avenir avec d'autres ouvriers que les visiteurs admis de part et d'autre ne contiendront plus la clause interdisant aux titulaires de faire partie des syndicats.

Les ouvriers, en acceptant de terminer la lutte dans ces conditions, s'étaient montrés on ne peut plus conciliants. Les patrons, eux, repoussèrent les conclusions de l'assemblée mixte. Ils montrent ainsi carrément que c'est la lutte qu'ils veulent.

Une nouvelle tentative de conciliation, faite sous la présidence de M. Calame-Colin, conseiller national, et qui a occupé deux séances de la Chambre cantonale neuchâteloise du commerce et de l'industrie, vient également d'échouer.

Au cours de cette dernière entrevue, un pince-sans-rire a demandé le renvoi des pourparlers à trois mois. Les délégués ouvriers ont décliné cette offre.

La semaine prochaine nous apportera donc la mise en pratique de ce fameux lock-out. Nous avons l'absolue conviction que de nombreux fabricants d'horlogerie n'oseront pas aller jusqu'au bout. En tout cas les ouvriers sont prêts à la lutte et il y a de l'enthousiasme dans l'air. J.

A LA MAISON DU PEUPLE DE GENÈVE

Nous avons déjà dévoilé les turpitudes qui se déroulaient dans cette Maison dite du Peuple.

Pour donner un semblant de satisfaction aux clairvoyants, on avait fait appel à un administrateur venu du canton de Fribourg. Les responsables de la gabegie se figuraient qu'ils avaient trouvé là un simple chercheur de place, qui fermerait les yeux et dont la consigne serait de ronfler. Les sales gens ont toujours une sale opinion des autres, mais dans le cas particulier ils se cassèrent le nez. Ils eurent affaire à un administrateur propre et qui voulut rester propre. Alors on lui imposa comme contrôleur celui dont il était chargé lui-même d'épurer, de vérifier et d'éclairer les comptes!!! On voit par là l'inquiétude de la bande. Mais encore une fois, l'administrateur voulut accomplir son devoir. Devant sa volonté bien ferme d'être exact, véridique, probe et de faire selon sa conscience, les exploiteurs de la Maison dite du Peuple n'eurent pas d'autre ressource que de le passer à tabac. Voilà les mœurs de la Cité Future qu'y introduiront nos gros *citoilliens*. C'est du propre!... Si nous étions restés entre ouvriers et si la Maison du Peuple était une œuvre ouvrière, ces atrocités ne seraient pas. Chassons donc les marchands du Temple!

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

1. *Le mouvement ouvrier en Italie*, par A. Lanzillo, traduction de S. Piroddi, un volume de 61 pages, 60 centimes, édition de la Bibliothèque du *Mouvement prolétarien* (Marcel Rivière et Cº, 31, rue Jacob, Paris). On sait que le socialisme italien est beaucoup plus difficile à comprendre que celui des autres pays. Les populations agricoles ont un sentiment profond de la guerre civile et elles s'engagent dans d'énormes conflits qui seraient impossibles ailleurs. D'autre part, il existe en Italie de vieilles traditions qui ont donné au coopératisme une si grande importance qu'on peut se demander si la production coopérative ne va pas devenir une forme caractéristique de l'évolution italienne. Le parti socialiste, obligé d'évoluer entre deux grandes forces qu'il ne comprend pas bien, donne l'exemple du plus extraordinaire désordre intellectuel. Presque tous les écrivains socialistes actuels sont extrêmement découragés. A. Lanzillo pense qu'il serait désirable de voir se former un groupe de militants qui travailleraient à éclairer les ouvriers sur la véritable nature des phénomènes sociaux qui se produisent aujourd'hui; les doctrines enseignées jusqu'ici s'appliquent si mal aux faits qu'elles ne servent qu'à tout embrouiller et les politiciens profitent de la confusion qui existe dans les esprits pour entraîner les classes ouvrières à faire dépendre tout leur avenir des combinaisons parlementaires.

2. La *Vie ouvrière*, numéro 26, rue Dauphine, 42, Paris 6e. Abonnement pour la Suisse : 1 fr. par mois (deux numéros).

3. *La pratica syndacalista*, par Tullio Masotti. Une brochure de 32 pages éditée par la Chambre du travail de Parme. Prix, 10 centimes.

* * *

Le docteur Alexandre Favre, de La Chaux-de-Fonds, annonce la publication d'un volume illustré intitulé : *Le rire jaune des médecins aliénistes.*

On peut se procurer tous les ouvrages que nous annonçons en *Bibliographie* au Service de librairie de la Fédération des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

Par la faute de l'administration des postes, nous n'avons pas reçu le courrier de jeudi matin. Nous ne pouvons donc publier ni les comptes, ni les communications qui devaient nous parvenir jeudi matin.

PETITE POSTE

A. C. — L. D. — H. B. — A. M. — Les frais de port à l'étranger nous obligent à vous supprimer l'envoi du journal puisque vous n'êtes pas en règle.

Ermes. — Retrouvé, en dépliant une vieille *Voix*, de Paris, trois feuillets sur All. Dommage.

L. A. — Faut-il retourner la brochure?

M. — Les noms des supérieurs sont illisibles pour ceux qui, comme nous, ne les connaissent pas. Il faut que ce soit un camarade au courant de ces faits locaux qui fasse un article. Envoyons donc votre lettre à S.

Julien D. — Faut-il te retourner ton chansonnier? Ne pensons pas l'utiliser.

A. P., tél. — Ecrivez un article vous-même. Soumettez-le nous et nous le discuterons. Nous annonçons toutes les publications qui nous sont adressées.

Ed. — W. ira et apportera 50 V.

G. — Reçu carte.

J. T. — Reçu vers.

J. — Douze abonnés.

Groupe synd. de La Chaux-de-Fonds. — Arrangez-vous pour nous donner chaque semaine, le mercredi, avec complément d'information le jeudi s'il le faut, un article détaillé et concis sur le lock-out et, en général, sur l'ensemble du mouvement. Ce que nous en avons dit jusqu'à présent est absolument insuffisant.

G. N. — Pas reçu épreuves.

AVIS ET CONVOCATIONS

Union ouvrière de Lausanne. — Mardi 1er novembre, à 8 h. précises, au local, Maison du Peuple (salle 4) : réunion du comité.

Assemblée de délégués, à 8 heures et demie.

Souscription en faveur de l'Ecole Ferrer

Dernière liste	Fr. 764,15
Liste 4, par D., typo	8,40
Meyer, Zurich	2,—
Quelques camarades de Grenoble	5,—
Total à ce jour	Fr. 779,55

L'administration, la rédaction et la composition de LA VOIX DU PEUPLE sont entièrement exécutées par des ouvriers syndiqués.

Editeur responsable : Henri BAUD.

Pully-Lausanne. — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

SERVICE de LIBRAIRIE des UNIONS OUVRIÈRES

Vient de paraître

Abrégé du « Capital » de Karl Marx, par Carlo Cafiero, traduit de l'italien par James Guillaume. — Un volume de 130 pages, 1 fr. 60 franco.

Œuvres complètes de L. Tolstoï, tome XXI, un volume de 430 pages, 2 fr.75 franco.

Œuvres de Michel Bakounine, tome IV, 3 fr. 25 franco.

L'éducation sexuelle, par J. Marestan. Précis populaire d'anatomie sexuelle. Hygiène et préservation des organes génitaux. Moyens scientifiques d'éviter la grossesse. — 250 pages, 2 fr. 75 franco.

Centralisme et fédéralisme, par *Un groupe de syndicalistes*, édition de la *Voix du Peuple*, Pully-Lausanne. Elégante brochure de 64 pages de texte serré. Prix : 20 centimes. Indispensable à tous les militants qui veulent connaître cette question passionnante.

L'Internationale, Documents et Souvenirs (1864-1878), tome IV, par James Guillaume. Un volume in-8º de 336 pages, vendu 5 fr. en librairie et que nous pouvons céder, par suite d'une faveur spéciale de l'auteur, au prix de 3 fr. 50 franco.

Réformes, Révolution, par J. Grave, **volume de 370 pages, 3 fr. 25 franco.**

L'éducation sexuelle (Marestan)	2 75
La Préservation sexuelle (Drᵗ Tay)	**1 05**
Génération consciente (Sutor),	**0 80**
Moyens d'éviter les grandes familles	**0 35**
Ayons peu d'enfants; pourquoi et comment (E. Chapelier)	**0 25**
Controverse sur le néo-malthusianisme (Robin)	**0 25**
Contre la nature (Robin)	**0 15**
Le problème de la population	**0 20**
Rapports aux Congrès	**0 30**
Limitation des naissances (Dubois)	**0 20**
Pain, loisir, amour (Robin)	**0 15**
Coupe du bassin de la femme, etc.	**0 20**
Population, prudence procréatrice	**0 15**
Malthus et les néo-malthusiens	**0 15**
Tous les renseignements sur le malthusianisme théorique et pratique	0 45
La Grève des Ventres	0 15
Chair à canon (M. Devaldès)	0 20
Le problème sexuel (Méric)	0 20
Croissez et Multipliez	0 15
Bréviaire de la femme enceinte	**4 60**
Le droit à l'avortement	**3 25**
De l'avortement. Est-ce un crime?	**3 60**
Féconde, roman (Daniel Riche)	**3 25**
Eléments de science sociale	3 25
Prophylaxia sexualis (Tay)	4 80
Moyens d'éviter la grossesse	1 30
Le néo-malthusianisme est-il moral?	25
Séries de 8 cartes de propagande	50
La morale sexuelle (Forel)	1 30
Stérile, roman (D. Riche)	3 25
Socialisme et malthusianisme	60

BROCHURES DIVERSES

Bases du syndicalisme (Pouget)	**0 15**
Le Parti du Travail (Pouget)	**0 15**
La C. G. T. (Paul Delesalle)	**0 15**
Le Syndicat (Pouget)	**0 20**
Centralisme et Fédéralisme	25
Deux méthodes du Syndicalisme	**0 15**
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, Nettlau	**0 15**
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire (C.G.T.)	**0 15**
Le Machinisme (Jean Grave)	**0 15**
Syndicalisme et révolution (Pierrot)	**0 15**
Travail et surmenage (Pierrot)	**0 20**
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	**0 15**
Grève intermittente et sabotage	**0 15**
La Tuberculose, mal de misère	**0 10**
Boycottage et sabotage (C. G. T.)	**0 15**
Syndicalisme et Socialisme	**0 65**
La Confédération Générale du Travail, par Emile Pouget	**0 65**
La décomposition du marxisme	**0 65**
Leur grève et la nôtre (Bertoni)	**0 15**
Militarisme (Nieuwenhuis)	0 15
Le mensonge patriotique	0 15
Travailleur, ne sois pas soldat! (Louis Bertoni)	0 05
Colonisation (Grave)	0 15
Contre le brigandage marocain	0 20
La Guerre (Mirbeau)	0 30
La danse des milliards	0 15
Patrie, Guerre, Caserne	0 15
Evolution de la morale	0 30
Justice!	0 20
Prenons la terre	0 10
De l'incohérence à l'assassinat	0 15
Le militarisme (Fischer)	0 20
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne	0 15
Le Manuel du Soldat	0 15
Lettres de pioupious (Henry)	0 15
Le congrès de Stuttgart et l'antipatriotisme (Hervé)	0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 15
Le prêtre dans l'histoire de l'humanité	0 30
Le syndicalisme révolutionnaire	15
La doctrine collectiviste	35
Les Crimes de Dieu (Faure)	0 20
La peste religieuse (Most)	0 15
Non, Dieu n'est pas (Meslier)	0 15
L'almanach du travailleur	0 35
Communisme et anarchie	0 15
Le désordre social (Hervé)	0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 15
Vers la révolution (Hervé)	0 15
L'école, antichambre de la caserne (Janvion)	0 15
Enseignement bourgeois et enseignement libertaire	0 15
Anarchie et communisme	0 15
Vers la Russie libre (Bullard)	0 45
Un anarchiste devant les tribunaux (Etiévant)	0 15
L'organisation de la vindicte appelée justice	0 15
Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes (Malato)	0 15
Quelques écrits (Schwytzguébel)	80
La femme et la révolution	0 35
Au café (Malatesta)	0 25
L'éducation libertaire	0 15
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 15
L'Etat, son rôle historique	0 25
La valeur sociale du syndicalisme	15
La morale anarchiste	0 15
L'amour libre (Vernet)	0 15
L'Immoralité du Mariage	0 15
La Femme esclave (Chaughi)	0 15
Aux Femmes (Gohier)	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 15
Pages d'histoire socialiste	0 30
Le chômage, ses causes, ses conséquences	15
Les maisons qui tuent	15
Comment on fera la révolution	20
Les boulangers (frères Bonneff)	20
Les travailleurs du restaurant	20
Les cheminots (frères Bonneff)	20
Les terrassiers (frères Bonneff)	20
Les employés de magasin (Bonneff)	20
Le salariat (Kropotkine)	15
L'action directe (Pouget)	15
Opinions subversives de G. Clemenceau	20
La colonne (L. Descaves)	1 25
Leur patrie (Hervé) édit. pop.	1 05
Le Sabotage (Pouget)	0 65
Souvenirs d'un révolutionnaire	1 25
Syndicats professionnels	2 25
Le coin des enfants	2 25
Résurrection (Tolstoï)	80
Ferrer, sa vie, son œuvre	65
Pour la révision du procès Ferrer	65
La terreur en Russie (Kropotkine)	65
Quelques lances rompues pour nos libertés	65
La Ruche. Propos d'éducateur (Faure)	65
Voyage révolutionnaire (Griffuelhes)	65
Les Bourses du Travail et la C.G.T.	65
Le clergé, les royalistes et les jaunes	1 10
Précurseurs de l'internationale	1 05
Œuvres complètes de Tolstoï. Tomes XIX et XX. Le volume	2 75
De Ravachol à Caserio (Varennes)	1 75
Lithographies Montjuich	1 20
Cartes postales de propagande, la douzaine	60

CHANSONS - PIÈCES de THÉATRE

Livres à 3 fr. 25.

Le militarisme et la société moderne.
La Grande Révolution (Kropotkine).
Autour d'une vie (Pierre Kropotkine).
Paroles d'un révolté (Kropotkine).
La conquête du pain (Kropotkine).
La Commune au jour le jour (Reclus)
Souvenirs d'une morte-vivante.
L'Amour libre (Charles Albert).
En marche vers la société nouvelle.
Sous la Casaque (Dubois-Desaulle).
Soupes (Lucien Descaves).
Œuvres (Michel Bakounine). 4 vol.
L'anarchie, son but, ses moyens.
La grande famille (Grave).
L'individu et la société (Jean Grave).
La société future (Jean Grave).
La société mourante et l'anarchie.
Psychologie de l'anarchiste socialiste.
Psychologie du militaire professionnel
Le socialisme et le congrès de Londres.
De la Commune à l'Anarchie (Malato).
Les joyeusetés de l'exil (C. Malato).
Philosophie de l'anarchie (C. Malato).
La Commune (Louise Michel).
Socialisme en danger (Nieuwenhuis).
L'inévitable révolution (un proscrit).
L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus).
Au pays des moines (J. Rizal).
Comment nous ferons la révolution (Pataud et Pouget).
Les inquisiteurs d'Espagne (Marmol)
La vie tragique des travailleurs.
Réformes, révolution (J. Grave).
L'unique et sa propriété (Stirner).